

Une communauté singulière Les Pesaresi de Montréal

Roberto Perin

Numéro 139, automne 2019

Mamma mia! Ces québécois venus d'Italie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92609ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

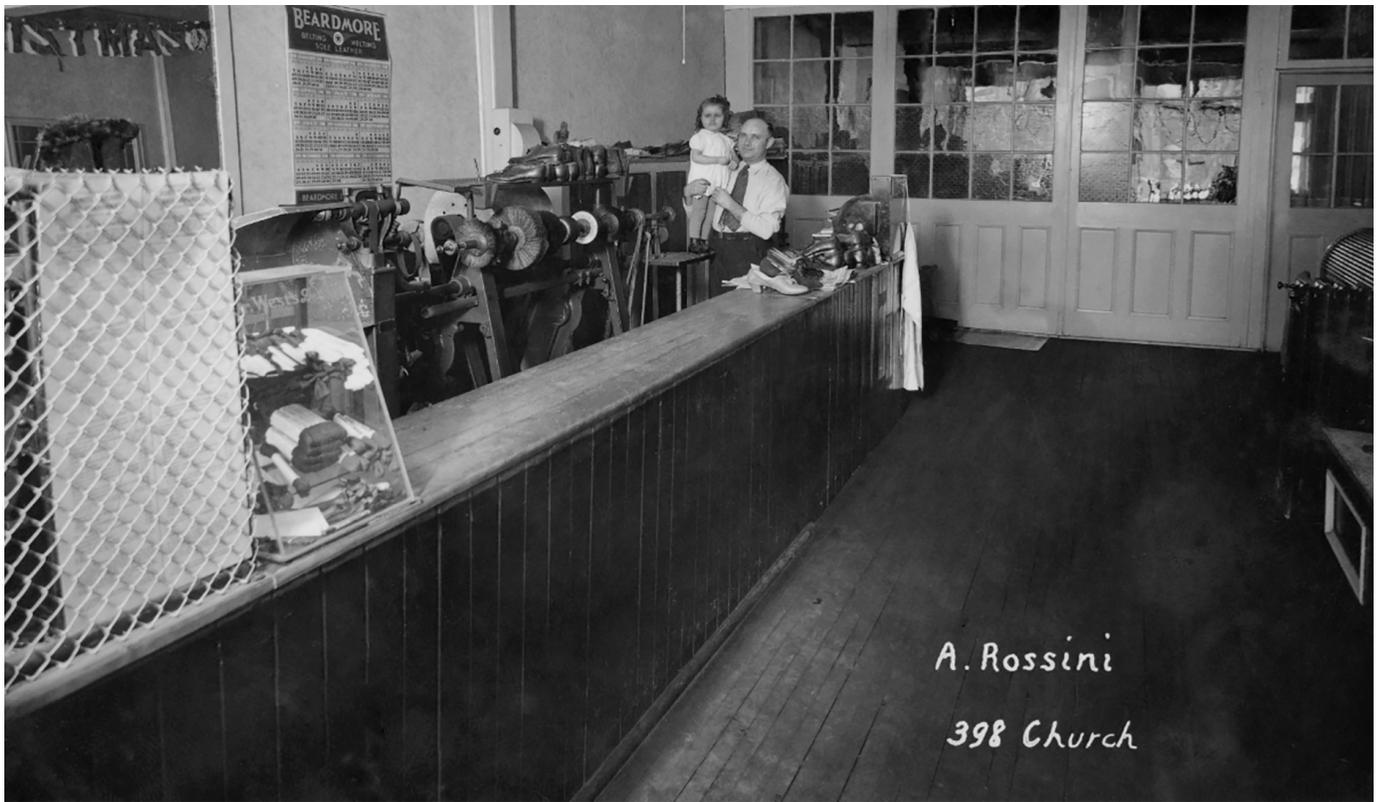
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perin, R. (2019). Une communauté singulière : les Pesaresi de Montréal. *Cap-aux-Diamants*, (139), 9–12.



Cordonnerie, rue de l'Église à Verdun. (Archives de l'auteur).

UNE COMMUNAUTÉ SINGULIÈRE LES PESARESI DE MONTRÉAL

par Roberto Perin

Originaire de la province de Pesaro, Sabatino Paci se trouve à La Prairie en 1911. Âgé de 23 ans et sachant lire et écrire, il a trouvé un emploi dans une des briqueteries de l'endroit. Contremaître, il dirige un groupe de 20 Pesaresi dont l'âge varie entre 17 et 50 ans et dont le salaire annuel n'est que les deux tiers de ce qu'il gagne, soit 360 \$ comparativement à 540 \$. Recelant une importante réserve de schiste argileux, La Prai-

rie produit une quantité considérable de briques. Sa plus grande fabrique en génère 64 millions par an. Au recensement de 1921, Paci travaille toujours dans une briqueterie, mais cette fois à Delson, village tout juste à l'ouest, où son équipe de Pesaresi se distingue de la précédente parce que certains y sont avec leurs familles. Son salaire est maintenant de 1 200 \$, alors que ses collègues gagnent toujours le tiers ou la moitié moins que lui.

Dans les années 1930, il s'installe définitivement à Montréal, rejoignant la vaste majorité des Pesaresi qui, d'emblée, y avaient élu domicile. La crise économique qui frappe de plein fouet l'industrie de la construction a dû conditionner ses choix. Dans le quartier Ville-Émard, Paci ouvre boulevard Monk une confiserie-tabagie, activité modeste en termes de rendement économique. La plupart de ses collègues suivent son exemple et se déplacent vers Montréal, quoique certains persistent à vivre en Montéré-



Fête champêtre au parc Jarry. (Archives de l'auteur).

gie dans l'entre-deux-guerres. D'autres essaient en province, notamment à Black Lake, à Gatineau, à Trois-Rivières et à Québec.

PESARO

Les provinces italiennes portent le nom de leur chef-lieu. Pesaro est ainsi à la fois ville et province. La plus septentrionale des cinq provinces qui composent la région des Marches est située en bordure de l'Adriatique et s'étend à l'ouest jusqu'aux Apennins. En 1911, elle compte plus de 275 000 habitants dont la plus grande partie est rurale et pratique le métayage, type d'exploitation très répandue en Italie où le prolétariat agricole constitue 62,5 % de la population totale. L'analphabétisme est très fréquent dans la province, s'élevant à plus de 60 %. Bien que faisant aujourd'hui partie de l'Italie centrale, Pesaro, par son histoire et les caractéristiques de sa langue parlée, se rattache en fait à l'Italie du Nord. Cette distinction est si prégnante que, à Montréal, il s'est consti-

tué deux associations régionales des Marches dont l'une est essentiellement composée de Pesaresi (l'Associazione socio-culturale La Famiglia Marchigiana, créée en 1998).

L'Italie de la fin du XIX^e siècle, dominée par la bourgeoisie du nord et une aristocratie réactionnaire, a peu à offrir aux masses laborieuses qui cherchent à améliorer leur sort. Déjà dans les années 1880, dans certaines régions du nord et du sud, celles-ci perçoivent l'émigration comme une solution miracle. Ce phénomène tarde cependant à se manifester à Pesaro. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que les départs transatlantiques augmentent subitement de 150 % entre 1904 et 1905, facilités par un réseau ferroviaire qui achemine les migrants aux deux principaux ports de départ de l'Italie continentale, soit Gênes et Naples. Ce flux est constitué majoritairement d'ouvriers non qualifiés d'origine paysanne.

Trois vagues rythment cette immigration : celle d'avant la Première Guerre mondiale, celle des années 1920 et celle

d'après la Seconde Guerre mondiale. Le premier conflit assène un coup de massue au flux migratoire qui atteint son point culminant en 1913. Composé essentiellement de jeunes hommes célibataires ou mariés, il s'arrête d'un coup sec, entraînant même un mouvement inverse, alors qu'individus et familles entières regagnent leur pays d'origine. Contrairement à la première, les deux autres vagues sont caractérisées par une immigration familiale, la dernière étant toujours composée de paysans laissés pour compte par le miracle économique italien de l'après-guerre. Mieux nourris et mieux instruits que leurs prédécesseurs, ils ont peu à espérer d'un métayage persistant.

Les statistiques relatives aux départs de la région des Marches avant 1925 indiquent l'Argentine (31 %) comme première destination des immigrants, suivie par l'Europe de l'Ouest (30 %) et les États-Unis (20%), le Canada n'en recevant que 2 %. Après la Seconde Guerre mondiale, leur pays cible est tout à fait différent. Presque 90 % d'entre eux choi-

sisent l'Europe de l'Ouest (la Suisse à elle seule en obtient 52 %), alors que l'Amérique du Nord n'en accueille que 5 %. Le Canada réussit tout de même à en attirer presque trois fois plus que les États-Unis.

LES PESARESI À MONTRÉAL

En l'absence de statistiques permettant de quantifier la présence des Pesaresi au Québec, nous avons constitué une base de données en utilisant les renseignements disponibles sur les sites Web d'Ellis Island, d'Ancestry.ca, de Généalogie Québec et des annuaires Lovell de la ville de Montréal. Plus de 400 familles dont plusieurs multigénérationnelles ont été ainsi identifiées.

À Montréal, dans les années 1910, un petit groupe habite des maisons de pension tenues par des Pesaresi tout près de la gare Windsor. Chacune des habitations sises aux numéros 8, 10, 12, 14 et 20 de l'avenue Mont-Sainte-Marie (disparue depuis) abrite en moyenne une quinzaine de ces migrants. Journaliers pour la plupart privés de leurs proches, ils y retrouvent une ambiance rassurante grâce aux mets traditionnels qui leur sont offerts, ainsi qu'au comportement et au vocabulaire familiers. Au numéro 8, par exemple, loge Luigi Lorenzetti, chef de la maison, avec son épouse et ses trois enfants, ainsi que deux beaux-frères, un neveu, un cousin et cinq autres Pesaresi. À la fin de la décennie, ces habitations sont beaucoup moins encombrées, signe d'une certaine amélioration dans les conditions de vie des immigrants.

Bien qu'il y ait une concentration relative de ces nouveaux arrivés à Montréal, on retrouve des familles dispersées ici et là à travers la métropole. Ce qui les unit toutefois est le sentiment d'être distincts en tant que septentrionaux des immigrants provenant massivement du sud de l'Italie. La rue Saint-Timothée au centre-ville attire, entre autres, les frères Romeo et Giuseppe Cagliesi (ce dernier sera maire de Piedmont dans les Lauren-

tides de 1930 à 1944 et de 1950 à 1955) qui ouvrent, en 1922, l'Hôtel Milano situé rue Ontario. Certains élisent demeure dans les banlieues récemment annexées à Montréal. À Tétreaultville dans l'est, ils sont déjà présents rue Souigny en 1917. Par la suite, les rues avoisinantes accueilleront plusieurs autres familles jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. Tailleurs, chapeliers, cordonniers, cimentiers, briqueteurs, menuisiers, ce

Villeneuve Est présente un certain intérêt. Vingt-six individus s'y fixent, certains avec leurs familles, d'autres pas, pour une période d'un ou deux ans ou de façon quasi permanente. Ferdinando Cecchini est parmi ces derniers. Il y aménage avec sa famille, ouvrant en 1936 la cordonnerie Ferdinand qui demeure en activité jusqu'en 1961. De même, Raffaele Frulla s'y établit en 1925, ouvrant sa boucherie, Raphael & Frères, quelques



Hôtel Milano, rue Ontario, propriété des frères Romeo et Giuseppe Cagliesi. (Archives de la Ville de Montréal).

sont des gens de condition modeste. À Ville-Énard, les rues Marie-Anne (devenue Clovis et finalement Jolicœur) et Orchard (devenue Hurteau) reçoivent quatre familles chacune. C'est là qu'Enrico Terzi s'installe en 1913, ouvrant quelques années plus tard la boulangerie Roma qui deviendra un pôle d'attraction du quartier. Au cours du demi-siècle suivant, 35 familles, certaines venues au Québec après la Seconde Guerre mondiale, y résideront à long terme, exerçant des métiers tels qu'épicier, presseur, cuisinier, commis, plâtrier et concierge.

MOUVANCE

Déjà s'amorce un mouvement vers le nord bien au-delà de la rue Sherbrooke. Vingt-cinq familles résident sur le Plateau-Mont-Royal pour une période de plus de dix ans. Quoique petite, ne parcourant que huit pâtés de maison, la rue

années plus tard. À sa mort, en 1949, son fils Ivo prend la relève jusqu'en 1959.

Avec plus de 70 familles, Villeray est au cœur de la vie communautaire dans les années 1930 et 1940. C'est là, rue Saint-Dominique, que se trouve le Petit Pesaro, surnom que lui donnent volontiers les Pesaresi. Cinquante logements situés dans deux pâtés de maison entre les rues Faillon et Gounod sont occupés un temps par des Pesaresi dont dix-sept pendant plusieurs années, voire des décennies. C'est Mario Fioridaliso qui en détient le record, ayant vécu dans la même maison pendant près de 60 ans. Sa boulangerie-pâtisserie Fleur-de-Lys est en activité rue Villeray pendant une quinzaine d'années. Le quartier accueille une large gamme de professions allant d'entrepreneur en bâtiment au simple manoeuvre, de cuisinier au garçon de table, de marchand

au commis voyageur. Parmi les enfants d'immigrants, on retrouve des mécaniciens, des photographes, des techniciens, des enseignants, voire des directeurs d'école.

Un petit nombre de constructeurs et de contremaîtres sont concentrés à Notre-Dame-de-Grâce, comme pour signaler leurs aspirations sociales. Déjà en 1920, le briqueteur Giovanni (Jean) Cassiani y aménage rue Regent. Devenu entrepreneur, il établit après la Seconde Guerre mondiale la compagnie de construction Regent, dissoute en 1989. Pour sa part, Gino Mariani qui s'installe rue Montclair en 1926, crée dix ans plus tard Montclair Construction, entreprise spécialisée à ses débuts dans la réparation des trottoirs et la finition de béton. Cependant, ils ne favorisent pas tous ce quartier. Sabbatino Damiani, fondateur en 1936 de Sabbatino Construction, demeure rue Christophe-Colomb avant de transporter ses pénates dans la banlieue cossue de Hampstead. Pour sa part, Ernesto (Tino) Perlini, constructeur résidentiel actif dans le sud-ouest montréalais, avant d'édifier des maisons de luxe dans le West Island, réside d'abord à Ville-Émard et ensuite en bordure du lac Saint-Louis à Dorval. Des entrepreneurs se fixent dans un autre secteur nanti, Ville Mont-Royal.

Dans le second après-guerre, les Pesaresi ne font pas exception au déplacement généralisé de la population montréalaise vers les nouveaux territoires urbanisés. Ils choisissent leurs demeures fraîchement construites au nord, dans Cartierville, Ahuntsic et Montréal-Nord; au sud, dans Ville LaSalle; à l'est, dans Saint-Léonard, Anjou et Rivière-des-Prairies. Ce mouvement touche aussi les immigrants d'après-guerre pour qui la banlieue incarne le succès économique. On délaisse aussi l'île de Montréal pour résider à Laval ou ailleurs dans la grande région métropolitaine. Un certain nombre quittent même le Québec en direction de l'Ontario ou de l'Ouest

où les perspectives économiques et professionnelles semblent plus prometteuses.

Formant un groupe assez exigu par rapport aux Italiens d'autres régions de la péninsule, les Pesaresi ne disposent pas d'associations communautaires formelles avant la Seconde Guerre mondiale. Pour certains, la paroisse répond à ce besoin de regroupement collectif. Mais ceux qui habitent les quartiers éloignés des deux églises italo-phones fréquentent le plus souvent leur lieu de culte local, même pour les baptêmes, les noces et les funérailles. Les habitants de Tétreaultville, par exemple, accomplissent leurs devoirs religieux à l'église Saint-Victor-de-la-Terrasse-Vinet. Jean Cassiani, lui, est un paroissien assidu de l'église Notre-Dame-de-Grâce où sept de ses douze enfants sont baptisés. Puisque son épouse est francophone, la distance qui le sépare de l'église Notre-Dame-de-la-Défense n'est pas le seul facteur en jeu. Certains Pesaresi sont d'authentiques anticléricaux qui refusent de mettre le pied dans une église catholique. Le cordonnier Cesare Mattioli fait inscrire ses enfants au greffe de l'hôtel de ville, plutôt que de les faire baptiser. D'autres se marient devant un ministre protestant, bien qu'ils ne pratiquent aucune religion, et se font enterrer au cimetière protestant Mount Royal.

En 1939 est établie la Loggia Marche affiliée à l'Ordre des fils d'Italie, association sous contrôle du consul fasciste. En général, les Pesaresi sont peu sympathiques au Duce et à son régime. Sur les plus de 220 Montréalais d'origine italienne internés pendant la Seconde Guerre mondiale, seulement quatre proviennent de Pesaro, dont un est ciblé pour ses activités criminelles plus que pour ses idées politiques. Dans les années 1920, les Pesaresi Terzo Boschi et Fortunato Talevi forment l'âme dirigeante du Circolo Matteotti antifasciste qui combat toute tentative de la part du consulat

italien d'accaparer les organisations communautaires. Ils provoquent une scission au sein de l'Ordre des fils d'Italie, formant leur propre association et établissent rue Jolicœur à Ville-Émard la salle Giuseppe-Mazzini, un foyer d'opposition à Benito Mussolini. Si la politique italienne passionne, certains ne sont pas insensibles aux bienfaits que la participation à la vie politique canadienne peut leur procurer. Le consul général d'Italie prétend à cet égard que Cagliesi, étant membre du Parti libéral, est un protégé du secrétaire de la province, Athanase David. Mais c'est seulement après la Seconde Guerre mondiale que les enfants et les petits-enfants de Pesaresi réussissent à percer en politique provinciale et fédérale, comme le démontrent le député fédéral Carlo Rossi (Bourassa, 1979-1988), le député provincial Pierre Curzi (Borduas, 2007-2012), et la ministre Liza Frulla (Marguerite-Bourgeoys, 1989-1998; Jeanne-Le Ber, 2002-2006).

Il ne faudrait pas conclure que les Pesaresi ont tous fait fortune en terre d'Amérique. Ils ne sont pas tous devenus chefs d'entreprises et ministres de la Couronne. Cible d'exploitation et de xénophobie, comme le sont d'ailleurs tous les immigrants de souche paysanne, analphabètes et ne parlant pas les langues du pays, éprouvés par la crise économique et par la guerre, ils se sont fixés des objectifs concrets : l'achat d'une maison et, dans la mesure du possible, l'éducation de leurs enfants. En général, ces objectifs ont été atteints. Avec l'avènement des Trente Glorieuses, leur progéniture, ainsi que les Pesaresi arrivés après la guerre, ont pu accéder à un confort relatif qui ne leur fait pas regretter le départ de leur terre d'origine.

Roberto Perin est professeur émérite d'histoire au Collège Glendon de l'Université York, à Toronto.